

# LE MYTHE DE L'« INDIANO » POUR LES JEUNES ITALIENS : DEUX ÉTUDES DE CAS

Michelangelo Giampaoli

## Introduction

Dans les pages qui suivront je présenterai les résultats d'une enquête visant à analyser comment, surtout à partir des années 1970, l'image de l'« Indien d'Amérique » a été utilisée – jusqu'à devenir une référence régulière – au sein de deux différents mouvements de rassemblement des jeunes italiens : la « droite » italienne – composée de jeunes qui se perçoivent comme les héritiers du fascisme – et les « Ultras », les partisans les plus acharnés des équipes de foot.

Pendant tout le XX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à aujourd'hui l'histoire et l'épopée de la « conquête de l'Ouest », et particulièrement des guerres entre les colonisateurs blancs et les Autochtones nord-américains, n'a jamais arrêté de fasciner des millions de personnes en Italie. L'influence de la cinématographie américaine, ainsi que celle de certaines bandes dessinées réalisées en Italie ou ailleurs et des quelques livres qui ont eu une large diffusion dans les écoles<sup>1</sup>, ont profondément marqué l'imaginaire collectif, sans distinction de classe ou d'origine sociale. Une certaine pluralité d'utilisations et d'appropriations identitaires ou politiques de l'image de *l'indiano d'America* a ainsi été produite dans le pays au cours des années, le plus connu de ces phénomènes étant celui des *Indiani Metropolitani* (littéralement *Indiens Métropolitains*) : Actifs particulièrement à Rome et Milan

---

<sup>1</sup> Le livre de James Fenimore Cooper, *Le dernier des Mohicans*, est, entre autres, très célèbre en Italie et souvent conseillé par les enseignants des collèges à leurs élèves.

entre 1975 et 1977, ils furent la partie la plus créative et colorée – et parmi les plus fréquemment représentées dans les medias – du « Mouvement du '77 », un mouvement de contestation lié à la gauche extra-parlementaire et aux instances du féminisme qui eut un fort impact sur la vie sociale et politique italienne<sup>2</sup>.

C'est justement à partir du constat que l'image de « l'Indien » est en général associé dans l'opinion commune à des groupes idéologiquement proches à la gauche<sup>3</sup> que j'ai choisi de montrer comment elle fait aussi partie du patrimoine symbolique et culturel de deux autres réalités de l'agrégation juvénile italienne, l'une bien distinguée de l'autre, au moins en principe. À ce propos il faut toutefois remarquer qu'au cours des dernières années on a assisté, en Italie, à un progressif « glissement » à droite de la part de nombreux groupes d'ultras autrefois peu ou du tout concernés par la politique<sup>4</sup>.

On verra comment l'utilisation constante d'une image – généralement très figée et stéréotypée – de l'« Indien américain » par ces jeunes, souvent ne tient compte que de façon limitée ou nulle de la réalité historique et culturelle des Amérindiens. On peut toutefois retrouver dans les deux contextes (les nouvelles générations de la droite italienne et les Ultras), à coté d'une admiration spontanée et forte, une sincère empathie face aux souffrances de ces peuples, ainsi que des tentatives concrètes d'apporter un soutien à leur cause. Des utilisations instrumentalisées, et parfois à la limite de l'exploitation utilitariste de cette

---

<sup>2</sup> Pour approfondir le sujet, voir notamment Pablo Echaurren, *La casa del desiderio. '77: indiani metropolitani e altri strani*, Lecce, Manni, 2005. Voir aussi : *Lingue & linguaggi. Gli indiani metropolitani : storie, documenti, testi, immagini*, titre du n° 15 (1997) de la revue *Derive Approdi*.

<sup>3</sup> Celle de l'autochtone nord-américain n'est pas la seule figure à avoir été récupérée en tant que symbole dans des contextes idéologiquement très différentes voire opposés ; on retrouve un autre exemple à ce propos dans : Mario La Ferla, *L'altro Che - Ernesto Guevara mito e simbolo della destra militante*, Viterbo, Nuovi Equilibri, 2009. (*L'autre Che - Ernesto Guevara mythe et symbole de la droite militante*, trad. de l'auteur).

<sup>4</sup> Voir Giovanni Franceschi, *Tifare contro, una storia degli ultras italiani*, Milano, Sperling et Kupfer, 2008.

image sont néanmoins présentes surtout dans le contexte politique, comme on le verra par la suite.

Dans le premier cas d'étude, celui de la droite italienne, la collecte des matériaux a été faite à partir de rencontres et entretiens (notamment dans les villes de Rome et Pérouse) ainsi que des blogs et pages web nés dans les dernières années et liés à des mouvements d'inspiration néo-fasciste. Le même double parcours de recherche (ethnographie réelle et virtuelle) a été fait au sujet des ultras. Dans ce cas, les villes prises en considération ont été notamment Ancône, Florence et Rome. Tous les ultras interrogés ont demandé la garantie de l'anonymat de leurs réponses ou l'utilisation d'un faux prénom ; la suite de cet article justifiera le respect de cette précaution.

### Cadre historique et culturel

L'image de l'« *indiano* », qui fascine les jeunes, bien qu'elle soit présente dans l'imaginaire collectif depuis longtemps, reçoit un nouvel élan dans l'Italie de la fin des années 1960. Elle est alors véhiculée par les nouvelles productions hollywoodiennes ainsi que par certains livres et bandes dessinées parus à l'époque. Dans ce nouveau contexte, les « Indiens » ne sont plus les ennemis par excellence du courageux aventurier blanc, une multitude informe d'êtres à moitié nus et au visage peint qui lancent des flèches en hurlant et qui sont abattus trois à la fois par un seul coup de fusil de « John » : ils sont ré-humanisés. Montrer la complexité et même la beauté de leurs façons de vivre et condamner les innombrables injustices qu'ils ont subies figurent parmi les buts principaux de ces ouvrages ayant un caractère « révolutionnaire ».

Des films tels que *Little Big Man* (1970) d'Arthur Penn – qui propose une vision dure mais très efficace de la conquête et « civilisation » de l'Ouest – et *Soldier Blue* (1970) de Ralph Nelson<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> Ce film est inspiré des événements qui aboutirent au tragique massacre du Sand Creek en 1864, représenté à la fin du film par des scènes d'une cruauté presque insoutenable.

sont représentatifs de cette nouvelle tendance. Quelques années plus tard, le célèbre *Dances with Wolves* (1990), réalisé par Kevin Costner (qui en est aussi l'acteur principal et joue le rôle d'un officier de l'armée américaine envoyé dans un solitaire avant-poste près d'un village Lakota), a contribué à son tour à renforcer cette nouvelle image des populations autochtones de l'Amérique du Nord. Une image donc bien différente de celle de « l'Indien » transmise par les classiques du genre western, mais qui reste celle d'êtres redoutables et fiers.

Un autre moyen qui a largement contribué, en Italie, à la création de ce « mythe » de l'*indiano* est certainement la bande dessinée. Une en particulier, *Tex*, de la maison d'éditions Sergio Bonelli, la plus importante du pays, fait partie depuis plusieurs décennies du background culturel d'un grand nombre de lecteurs, jeunes et moins jeunes. Créée en 1948, le personnage de Tex Willer, dont chaque mois on peut retrouver les aventures en noir et blanc dans tout kiosque à journaux du pays, est certainement le plus connu et le plus important des héros de bandes dessinées créées en Italie depuis la deuxième guerre mondiale. À la fois Ranger du Texas, chef d'une tribu Navajo après un mariage avec la fille d'un chef et agent indien de la réserve, Tex et ses amis Kit Carson – inspiré par un personnage ayant réellement existé – le guerrier Navajo Tiger Jack et le fils du protagoniste, lui aussi nommé Kit, protègent tant leur tribu que les blancs installés dans le territoire des bandits, malfaiteurs (qu'ils soient américains, mexicains ou indiennes) et militaires sans scrupules. Moins connues par un large public mais aussi intéressantes, trois autres bandes dessinées ont été publiées par le même éditeur : *Zagor*, un jeune américain frère de sang d'un chef Mohawk dont les aventures - souvent aux côtés des Amérindiens - se déroulent dans le nord-est des États-Unis dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; le *Comandante Mark* (dont les événements sont situés dans l'Ontario, entre 1775 et 1783) et le moins connu mais très particulier anti-héro *Ken Parker*<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> Ce dernier est publié, à partir de 2003, par une autre maison d'édition, la Panini Comics.

Pour ce qui concerne la littérature, à côté du déjà cité *Dernier des Mohicans* de J. F. Cooper, l'un des livres qui a le plus contribué à la diffusion de « l'épopée indienne » et à la prise de conscience des massacres perpétrés par les blancs, est sans doute le célèbre *Bury My Heart at Wounded Knee* (1970) de Dee Brown. Exception faite d'un nombre restreint de passionnés, la littérature n'aura toutefois jamais permis de toucher de larges classes de la population italienne comme les BD et surtout les films diffusés d'abord dans les salles des cinémas et de plus en plus à la télévision.

Même si l'intention à la base des ouvrages mentionnés est, entre autres, celle de réhumaniser et de restituer une dignité aux Autochtones d'Amérique du Nord, l'image qui en ressort reste souvent plutôt stéréotypée et ne restitue au grand public que quelques fragments de la réalité historique et culturelle vécue par les Autochtones. D'ailleurs, la nécessité d'offrir un produit qui soit compris et apprécié par un large public partout dans le monde, oblige souvent les metteurs en scène à ne pas trop accentuer la représentation du détail historique ou ethnographique, au risque d'ennuyer ou décevoir un spectateur qui a des attentes bien précises. On peut donc remarquer que les « Indiens » protagonistes des différentes histoires appartiennent toujours au même contexte géographique – des Amérindiens des prairies – et représentent des nations très connues par le large public – des Sioux ou à la limite des Cheyennes. Ils ont par ailleurs des caractéristiques physiques, une façon de s'habiller et de se loger qui correspondent exactement à l'idée générale et intuitive que l'on peut avoir de l'Autochtone nord américain aux États-Unis et encore plus en Europe ou ailleurs, et c'est précisément cette image que ces films contribuent à alimenter et à renforcer.

S'il ne s'agit pas des groupes des prairies, c'est l'autre grande image de « l'Indien » qui s'impose dans les films comme dans les bandes dessinées : celle de l'« Apache ». Des films tels que *La*

*flèche brisée* (1950) de Delmer Daves<sup>7</sup> ou, bien plus tard, *Geronimo* (1993) de Walter Hill – avec le célèbre acteur d'origine Cherokee Wes Studi dans le rôle du *medicine man* Bedonkohe – sans compter les innombrables ouvrages précédents où les Apaches n'étaient que des farouches guerriers sans pitié, ont contribué à livrer de ce peuple et de figures comme Geronimo ou Cochise une image légendaire. Le personnage même de Tex Willer se trouve maintes fois confronté à des Apaches, parfois en tant qu'alliés, plus souvent comme des ennemis.

Quelle que soit la figure de l'Amérindien qui est représentée, certaines caractéristiques, perçues comme « typiques » (comme la résistance, le courage, la fierté ou la capacité de lutter jusqu'au bout même dans des conditions défavorables) frappent le grand public et demeurent des constantes.

Mais on a aussi vu que en tant qu'image, cet *indiano* possède aussi des caractéristiques physiques bien précises, qui véhiculent et expriment celles qu'on vient de mentionner. D'abord l'expression d'un visage toujours fière, sérieuse et presque jamais souriante est le premier trait distinctif qu'on a donné à l'image de l'Autochtone nord-américain. L'Amérindien est par ailleurs constamment imaginé et représenté comme un homme, souvent jeune, aux longs cheveux noirs ornés de plumes d'aigle ou plus rarement portant le bandeau à la manière des Apaches ou Navajos du sud-ouest des États-Unis. C'est aussi un chevalier prêt à partir pour la chasse ou la guerre, le visage peint, l'arc ou le winchester dans la main et une (fausse) idée d'être invincible qui se dégage de tout son être. S'il n'est pas un jeune guerrier, l'Amérindien est alors un vieux chef assis dans son tepee, au regard intense et pénétrant, chez lequel la sagesse et la dignité ont remplacé la force et l'habileté guerrière<sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup> On peut réellement considérer ce film comme un pionnier de la nouvelle tendance hollywoodienne, laquelle atteindra son sommet et sa pleine reconnaissance seulement, on l'a vu, vingt ans plus tard.

<sup>8</sup> Les femmes ne font pas partie de cette image collective et particulièrement dans les deux cas présentés ici, si ce n'est en tant que mères et femmes attendant

Toutes ces caractéristiques physiques et morales devenues les composantes d'un portrait beaucoup plus mythique que réel, ont toutes les qualités pour toucher les deux groupes analysés ici : l'*indiano* devient rapidement le symbole d'une appartenance ressentie à la fois comme fraternelle et guerrière ainsi que d'un ensemble de valeurs partagé par le groupe. Il est alors utilisé en tant que métaphore séduisante de ce à quoi ils aspirent et est souvent représenté sous forme de drapeaux, banderoles, affiches, brandis au cours des manifestations publiques ou dans les stades.

Bien qu'elles ne soient pas forcément liées l'une à l'autre, les deux réalités de la nouvelle droite italienne et des ultras finissent néanmoins par récupérer ce symbole pour répondre au même sentiment de marginalité et d'hostilité qu'ils ressentent par rapport à l'ordre établi de l'État italien. Pour différentes raisons qui seront analysées, les deux groupes se sentent isolés, jugés et méprisés par la plupart de la populations et surtout persécutés par un État qui se prétend « démocratique ». Ils ne se considèrent donc pas représentés dans la vie sociale italienne et y occupent plutôt une place marginale qu'ils considèrent comme constamment menacée par les représentants de l'État.

### L'*indiano* à la chemise noire

De la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, qui a entraîné la chute du fascisme et la condamnation sans appel de ce dernier, jusqu'à ces dernières années, l'appartenance politique et militante ou simplement idéologique à la droite a été implicitement synonyme en Italie d'un jugement moral qui condamna les partisans de ce mouvement à être exclus de la vie publique. Pourtant, dès 1946, d'anciens combattants de la République Sociale Italienne fondent le Movimento Sociale Italiano (MSI) qui devient une présence constante dans le panorama politique italien et le seul parti de référence de la droite italienne pendant

---

dans leurs tipis le retour du guerrier qu'elles devront accueillir et éventuellement soigner.

les successifs cinquante ans<sup>9</sup>. Le changement de dénomination avec la naissance en 1995 de « Alleanza Nazionale » (AN) a été considérée par certains comme une trahison des valeurs de la droite et un glissement au « centre » pour arriver au pouvoir politique. Ceci a entraîné la naissance de nouveaux mouvements et partis représentant la droite, tels que « MSI - Fiamma Tricolore » (1995), « Forza Nuova » (1997) et « Casa Pound » (2003).

L'engagement politique de Silvio Berlusconi à partir de 1994, sa montée au pouvoir et le fait que cette dernière soit soutenue par une majorité politiquement hétérogène qui comprend des centristes, des catholiques, des représentants du parti AN mais aussi le mouvement scissionniste de la Lega Nord, ont fini par modifier la perception du mot « droite ». Ces dernières années le terme droite semble avoir de plus en plus perdu cette connotation totalement négative et redoutable auprès d'une considérable partie de l'opinion publique italienne<sup>10</sup>. Si cela peut être considéré comme un succès politique par Berlusconi et encore plus par les anciens dirigeants du MSI qui ont voulu le changement « purificateur » de l'AN, cela n'a cependant abouti qu'à

---

<sup>9</sup> Il parviendra notamment à obtenir un résultat éclatant et inattendu aux élections politiques du 1972 où, malgré un manque général d'intérêt de la part des médias pendant la campagne électorale, il recevra 8,7% des voix à la Chambre des Députés et 9,2% au Sénat. Pour une intéressante analyse de l'histoire récente de la droite italienne, voir Ugo M. Tassinari, *Fascisteria. I protagonisti, i movimenti e i misteri dell'eversione nera in Italia (1945-2000)*, Roma, Castelvecchi, 2001.

<sup>10</sup> Les élections politiques de 2009 nous donnent la possibilité d'évaluer, à peu près, l'importance numérique de cette nouvelle droite italienne, qui se considère « authentique », celle qu'on appelle généralement d'« extrême droite ». Le parti « la Destra » a reçu 885 226 voix (c'est-à-dire 2,42% du total des ayant droit) à la Camera dei Deputati (Chambre des Députés), pour laquelle peuvent voter les jeunes de plus de dix-huit ans (tandis qu'au Sénat la limite est fixée à vingt-cinq ans) ; un autre parti à droite du « Popolo della Libertà » de Berlusconi, Forza Nuova, a reçu 108 837 voix, soit le 0,3% du total. Source : Données officielles du Ministère de l'intérieur Italien - Dipartimento per gli Affari Interni e Territoriali - Elezione della Camera dei Deputati del 13 - 14 aprile 2008. Pour d'autres données, voir Paolo Berizzi, *Bande nere*, Milano, Bompiani, 2009.

l'éloignement à droite de ceux qui encore aujourd'hui sont fascinés par le fascisme et s'y identifient. Environ un million d'Italiens se considèrent encore aujourd'hui comme héritiers historiques du fascisme et expriment politiquement leur vision du monde par le soutien et le vote accordé à ces partis. Tout comme les dirigeants de ces partis ils sont conscients – voire fiers – de n'avoir aucune réelle possibilité d'accès au pouvoir dans les conditions actuelles et refusent pourtant tout accord possible avec d'autres partis plus modérés.

Parmi ces « extrémistes » de droite, le nombre de jeunes et de très jeunes militants est considérable. Plus encore que d'autres classes d'âge, ce sont eux qui souffrent de la méfiance et de l'hostilité d'une large partie de la population, ce qui finit par les renfermer à l'intérieur de leur groupe d'appartenance renforçant ainsi les liens de camaraderie et d'entraide. Souvent montrés du doigt même par les représentants de celle que l'on appelle droite dans les médias (c'est-à-dire Berlusconi, ses lieutenants et, aujourd'hui qu'il n'est plus au pouvoir, ses successeurs), ils se voient bannis par une société italienne qui tente d'oublier combien le fascisme avait pu compter sur le soutien de la plupart des Italiens au moins jusqu'en 1939. Les Jeunes alors occupent des immeubles (c'est le cas du mouvement « Casa Pound ») ou se réunissent dans des sections locales de ces mouvements encore liés idéologiquement à l'ancien MSI dont le groupe historiquement consacré à la jeunesse était appelé *Fronte della Gioventù* (*Front de la Jeunesse*).

C'est là, dans de petites salles à l'occasion transformées en ciné-forum, que se mêlent discussions proprement liées à la politique actuelle et le visionnage collectif des films et documentaires généralement suivis par un débat ou un échange d'idées. Sans trop d'étonnement, les sujets choisis sont souvent en rapport avec l'histoire d'Italie des années 1920-1930 reprenant la figure de Benito Mussolini, la Deuxième Guerre Mondiale et l'actualité politique nationale et internationale. Mais d'autres sujets moins liés à l'histoire d'Italie et relevant plutôt d'autres contextes souvent très différents font aussi l'objet d'intérêt et s'intègrent donc à ce background culturel : Événements historiques tels que

le sacrifice des spartiates aux Thermopyles (480)<sup>11</sup>, la lutte indépendantiste irlandaise menée par l'IRA (1916-2005) en passant par la révolte hongroise contre le régime soviétique (1956) sont de bons exemples de cette diversité. Dans le domaine littéraire, on peut mentionner l'intérêt constant qu'a montré la droite italienne pour J.R.R. Tolkien et son univers *fantasy* (*Le Seigneur des Anneaux* est considéré un livre culte). D'autres auteurs plus idéologiques et complexes sont aussi souvent mentionnés et cités par les personnes interrogées : parmi ceux-ci, l'italien Julius Evola est aujourd'hui une figure de référence mais il ne faut pas oublier le poète américain Ezra Pound et plus récemment certains de travaux de l'écrivain français Alain de Benoist.

Mêlée à cette multiplicité de références, on retrouve bien sûr l'histoire tragique des Autochtones nord-américains du XIX<sup>e</sup> siècle ; elle est récupérée – les moments les plus sombres aussi bien que les plus héroïques – de façon parfois précise, mais plus souvent de manière un peu simpliste. Dans ce contexte particulier, quoi qu'il en soit, c'est par l'image figée et traditionnelle de l'*indiano* tel qu'on a déjà commencé à la découvrir à plus grande échelle que l'on reste fascinés. L'histoire même de l'Amérique du Nord et des guerres entre les Autochtones et l'envahisseur blanc est souvent méconnue, exception faite pour certains grands épisodes entrés violemment dans un imaginaire collectif multi-référencé. Voici, à titre d'exemple, un extrait d'un texte récupéré dans un site web, aujourd'hui disparu, lié au parti « Alternativa Sociale » qui veut célébrer l'anniversaire de la bataille de Little Big Horn : « Ce vingt-cinq juin restera à jamais marqué dans la mémoire de l'histoire, et servira d'exemple pour tous les hommes libres et pour les peuples qui se battent encore aujourd'hui pour ne pas être anéantis, comme les iraqiens, les tibétains et les palestiniens ». Little Big Horn permet donc de célébrer « l'Indien », mais aussi de le mettre en relation avec d'autres images comme celles des palestiniens, iraqiens, tibétains

---

<sup>11</sup> Le film « 300 » de Zack Snyder, inspiré par un roman graphique de Frank Miller et paru en 2006, est devenu une autre référence cinématographique pour ces jeunes.

mais aussi les nord-vietnamiens, des indépendantistes irlandais ou basques, ou encore des tamouls.

Même si elle ne repose pas toujours sur une connaissance approfondie des contextes historiques et géographiques, une solidarité sincère est tout de même adressée par l'extrême droite italienne à d'autres « minorités ». Elles aussi sont perçues, tout comme l'était l'Italie fasciste des années 1940, comme les victimes d'un ennemi numériquement et militairement plus puissant et presque inévitablement condamnées à la défaite. Étant donné que le fascisme aussi a été défait par ses ennemis, on célèbre les vaincus avec leur aura d'héroïsme désespéré qui deviennent autant de références et de modèles.

Dans le cas du pouvoir évocateur de l'image de l'*indiano* chez les jeunes néo-fascistes italiens qui nous intéresse particulièrement, ce sont plusieurs facteurs qui ont contribué à créer et renforcer cette idée d'un destin commun aux Autochtones et aux fascistes. C'est avant tout la perception d'avoir dû faire face au même ennemi qui crée d'abord ce lien : les « Américains », qui ont massacré les Autochtones et envahi leurs terres sont devenus ceux qui – en tant qu'Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale – ont envahi l'Europe et l'Italie, offrant ainsi aux adversaires du fascisme de parvenir au pouvoir. Comme les Autochtones, les fascistes estiment donc avoir subi une « *colonisation culturelle* » qui est en train de détruire l'« *identité* » et la « *tradition* » italienne<sup>12</sup>. Cette colonisation, qui est pour eux encore et plus que jamais en cours, s'incarne aussi dans la globalisation. Comme dans le cas de

---

<sup>12</sup> Les mots cités en italique dans les dernières lignes ont été utilisés par des personnes interviewées ou au cours de conversation informelles. Les mots « identité » et « tradition » sont centraux dans le discours politique actuel de l'extrême droite italienne. On les retrouve sans cesse dans des textes de chansons comme dans des articles ainsi qu'à l'intérieur de slogans scandés au cours des manifestations et même dans des sigles politiques. Le mot « *colonisation* » est lui aussi de plus en plus fréquent dans les discours de ces jeunes. Et ce, parce qu'il donne la possibilité de faire des comparaisons concrètes avec le passé et utiliser de ce fait des événements historiques emblématiques en tant qu'exemples de soutien d'une thèse ou d'une idée.

l'écrasement physique, culturel, religieux, linguistique des Autochtones américains, la globalisation est considérée comme une menace pour l'identité italienne. Au niveau linguistique, l'anglais semble d'abord de plus en plus utilisé dans le langage courant et dans le *slang* des plus jeunes au détriment de l'italien. Dans le domaine de la religion ensuite, la globalisation participe à la perte de prestige de la religion catholique autrefois inconcevable en Italie ; c'est particulièrement déstabilisant pour la droite, traditionnellement catholique qui s'insurge contre le risque, longtemps aperçu comme réel dans le pays, d'une dérive communiste et athéiste ou, pire, d'une montée de l'Islam causée par l'immigration nord-africaine. Les Italiens se sentent menacés au niveau de la culture et de la coutume car le capitalisme effréné et les marques symbole (Coca-Cola, McDonald, MTV) du modèle « yankee » semblent de plus en plus l'emporter sur les traditions de la « Botte », notamment dans la sphère du rapport au travail, de la cuisine typique, de la mode ou encore de la musique régionale italiennes.

Fortement nationaliste et de plus en plus anti-européenne, cette nouvelle droite italienne utilise aussi l'exemple de l'histoire amérindienne comme épouvantail contre les risques d'une immigration non réglementée et d'une pénétration incontrôlée des étrangers dans le pays. En Italie, la question migratoire est désormais au cœur de tout le discours politique d'un pays autrefois d'émigrants et qui est aujourd'hui la destination temporaire ou définitive de milliers de personnes qui traversent chaque année ses frontières et rentrent – souvent clandestinement – dans le pays. C'est alors le mot « *résistance* » et l'emblème du « guerrier indien » qui deviennent centraux dans le lexique de la droite. Une résistance qui signifie avant tout la protection de la nation italienne par le contrôle et la défense des frontières. Cette droite refuse donc une Union Européenne qui semble vouloir de plus en plus effacer les frontières entre les pays membres ce qui encourage d'une certaine façon les processus migratoires, notamment de l'Europe de l'est vers l'occident. Elle multiplie les actions (manifestations, presse indépendante, internet) pour appeler à se battre contre l'« *invasion* » culturelle et physique du territoire

italien. La première, l'invasion culturelle telle qu'elle est perçue à l'intérieur de ces groupes et mouvements, est précisément celle dont on parlait en rapport à la globalisation qui menacerait l'identité, la langue et la « tradition » italienne. Plus concrète, la seconde, est celle des migrants de plus en plus nombreux provenant surtout de l'Afrique du Nord et des pays de l'Europe postcommuniste.

Un document utilisé lors élections politiques de 2008 démontre bien l'utilisation concrète, dans ce contexte, de l'image de l'*indiano* et de son destin dans l'actualité. Il s'agit d'une affiche du parti « Lega Nord », un mouvement généralement considéré de droite malgré sa volonté sécessionniste (une idée d'ailleurs inconcevable pour la « vraie » droite italienne, celle que nous avons appelé d'extrême droite) et qui fait de l'unité nationale l'un de ses piliers idéologiques<sup>13</sup>. Depuis quelques années, la Lega s'est appropriée de façon instrumentale (et avec beaucoup de succès politique, grâce aussi à la grande attention que les medias italiens lui consacrent) de certains thèmes chers à la droite, de ses mots, ses icônes et ses références. L'affiche en question montrait l'image devenue banale d'un chef indien au regard triste et en même temps fier, portant son grand couvre-chef plumé. L'image était accompagnée par la phrase suivante : « Ils n'ont pas pu mettre des règles à l'immigration, maintenant ils vivent dans les réserves ! ». Réduit à une image électorale qui n'en récupère que le cliché – le chef « Sioux » qui représente un peuple courageux confiné dans des réserves – l'*indiano* pénètre encore plus, cette fois par le biais de l'exploitation aux fins politiques, dans les yeux et l'imaginaire des italiens.

La figure de l'*indiano d'America* semble donc jouer un rôle important en accompagnant un plus vaste discours idéologique et politique, en équilibre sur deux plans superposés. D'un côté, elle reste l'une des références les plus importantes au moment où

---

<sup>13</sup> En effet, c'est plutôt pour son soutien au gouvernement Berlusconi et son orientation xénophobe que la Lega Nord est souvent et de façon simpliste considérée comme un parti « de droite ».

l'extrême droite se charge de défendre d'autres minorités qui sont menacées par une quelconque force d'oppression (les fameux « iraqiens ou palestiniens »). De l'autre, elle transmet l'idée d'une défense du territoire national italien, menacé par des immigrants. Ces derniers sont traités de héros et de martyrs, tant qu'il restent chez eux ; ils deviennent une menace pour l'identité nationale italienne au moment où certains d'entre eux essaient de rentrer dans le pays pour fuir la guerre ou la persécution. « L'Indien » semble échapper à ce modèle seulement parce qu'il ne fait pas partie de l'actualité : l'histoire a déjà scellé son destin et façonné son image fière et vaillante des productions hollywoodiennes aux affiches électorales...

Avant de passer à l'analyse du deuxième cas d'étude, celui des ultras, il faut toutefois souligner à des fins d'exhaustivité, une dernière donnée à laquelle je me suis trouvé confronté et que j'ai seulement citée en passant dans les premières pages de ce travail. Malgré l'instrumentalisation de la figure de « l'indigène américain » par la droite italienne à partir des années 1970, il existe une sincère sympathie pour la cause indienne de la part de beaucoup des jeunes rencontrés. Deux exemples en sont un bon témoignage. Dans le premier cas, c'est un jeune de trente ans, actif depuis son adolescence dans le milieu politique de la droite de Perugia, qui parle : « Je me souviens qu'on avait même fait une campagne pour sensibiliser l'opinion publique en défense de la Montagne Sacrée, sur laquelle le gouvernement américain voulait installer des répétiteurs ou quelque chose comme ça... »<sup>14</sup>. Le second témoignage est un communiqué émis par l'un des représentants d'un minuscule groupe d'extrême droite, relatif à la prise de connaissance de la création, en 2007, d'une République Lakota à l'intérieur des États-Unis :

Je décidai d'envoyer une lettre d'empathie et de solidarité au mouvement Lakota, en leur faisant savoir que le « Mouvement Social Nationaliste » - unique et vrai représentant du nationalisme italien - soutenait complètement leur choix, et se disait prêt à fournir n'importe quelle aide, dans

---

<sup>14</sup> Interview de Matteo, Perugia.

les limites de nos modestes possibilités, pour les aider à rejoindre leur grand objectif. Leurs remerciements ne se sont pas faits attendre<sup>15</sup>.

Ayant pris connaissance des difficiles conditions de vie des Autochtones nord-américains, les représentants de la droite décident d'agir concrètement, en utilisant des moyens traditionnels (affichage ou distribution de tracts) ou par Internet. Ce nouveau média est aussi très utilisé par l'autre catégorie de jeunes analysés dans ce travail, celle des Ultras, dont nous allons parler dans la section suivante.

### Visages d'Amérindiens dans les stades

Le second cas d'étude que je propose traite donc des « Ultras », partisans chaleureux et bruyants que toute équipe de football professionnel italienne peut compter dans ses gradins. Le phénomène ultras fait son apparition dans le pays à la fin des années 1960, notamment dans l'Italie du Nord ; l'AC Milan, le Turin F.C. et la Sampdoria de Gênes sont les premières équipes dont les partisans s'organisent en tant que groupes ultras<sup>16</sup>. La décision de devenir un groupe ultras se concrétise normalement par le choix d'un nom collectif associé au nom de l'équipe. Fossa dei Leoni (*Fosse des Lions*) Milan, Irriducibili (*Irréductibles*) Lazio, ou CUCS Roma sont des exemples parmi les plus connus. À côté du nom, on choisit un symbole, souvent inspiré du blason officiel de l'équipe ou de la ville d'appartenance, qui devient l'emblème du groupe et apparaît alors sur les écharpes, drapeaux, banderoles aux couleurs de l'équipe qui seront portés par les partisans au stade et dans les déplacements. Toute équipe de foot en Italie possède au moins un groupe d'Ultras mais dans le cas des grandes villes une seule équipe peut compter sur plusieurs groupes différents l'un de l'autre par son nom et son symbole ou aussi par

---

<sup>15</sup> Michele Marini - secrétaire national « Movimento Sociale Nazionale », <http://movimentosocialenazionalista.blogspot.com/2008/12/dalla-parte-dei-pellerossa.html>

<sup>16</sup> Au cours des dernières années, on a assisté à la naissance de groupes ultras dans d'autres contextes sportifs, tels que le basket ou le hockey sur glace.

son appartenance politique ou son quartier de provenance. La taille d'un groupe ultras peut varier selon les dimensions de la ville d'appartenance et du nombre de groupes ultras suivant la même équipe ; en général les membres actifs d'un groupe ultras moyen d'une équipe de Série A (la première division du championnat italien) sont de l'ordre de plusieurs centaines d'individus. Bien entendu, les partisans qui se rendent au stade le samedi ou le dimanche pour suivre le match d'une équipe ne sont pas tous des ultras : normalement ces derniers occupent un secteur bien défini (souvent l'une des deux *curve* ou « virages » situées derrière les deux buts) tandis que les autres partisans moins acharnés, appelés *tifosi*, choisissent les autres secteurs.

Le portrait général qu'on peut faire de l'ultra est très homogène dans toute la péninsule. Il s'agit pour la plupart de jeunes hommes étudiants ou travailleurs salariés d'un âge compris entre quatorze et trente-cinq ans. Si chez les plus jeunes la provenance sociale ne semble pas être un élément déterminant, elle le devient progressivement par la suite : les ultras plus âgés sont généralement de condition sociale modeste ou peu aisée<sup>17</sup>.

Le phénomène Ultras peut être considéré en Italie comme une véritable contre-culture avec son système de valeurs partagées qui est dirigé par des codes comportementaux et des « lois » non écrites très contraignantes. Ce système de fraternité entre les membres d'un groupe, qui est guidé par un ou plusieurs chefs, prodiguant une défense et une protection contre d'autres ultras ou les forces de l'ordre peut arriver à revêtir pour un individu une importance plus grande que sa propre famille. L'appartenance sérieuse à un groupe d'ultras engage donc profondément une personne et arrive à en conditionner sa vie et sa journée : le match joué par l'équipe le dimanche n'étant que l'acte final d'une

---

<sup>17</sup> La présence féminine est très faible ; normalement une jeune fille ou une femme intègre un groupe ultras car son partenaire en fait partie et pour des périodes de temps limitées. Mais on peut retrouver quelques exemples de femmes qui participent spontanément et avec beaucoup d'engagement à la vie d'un groupe.

semaine d'engagement<sup>18</sup>. L'adhésion au modèle de vie ultras sous-entend en outre le refus presque total des codes moraux et légaux de l'État italien, ces deux systèmes étant pratiquement inconciliables. L'État a d'ailleurs toujours stigmatisé ces formes d'agrégation, d'abord en essayant d'en limiter la diffusion et la visibilité au-delà du stade et du match de foot, ensuite en recourant à des lois spéciales de plus en plus dures pour déraciner le phénomène.

Le fait de supporter l'une ou l'autre équipe n'empêche pas l'adhésion stricte de la grande majorité des ultras à ces règles générales de comportement. La défense des propres espaces et surtout des propres « couleurs » (c'est-à-dire empêcher que des drapeaux ou des banderoles aux couleurs de la propre équipe, ou portant le nom du groupe soient capturés par des ultras rivaux) est la première des priorités pour un groupe. De ce fait, l'affrontement avec d'autres ultras et avec les forces de l'ordre revêt une grande importance. Dans le cas d'un combat entre ultras, le « code » impose de respecter des règles de conduite (par exemple la non utilisation de couteaux ou d'autres lames, la recherche d'un affrontement loyal, etc.) dont le respect devient la mesure d'une réelle adhésion au modèle de vie ultras. Par contre, dans le cas d'une bagarre contre la police, les « lois » qui règlent les accrochages entre ultras ne sont pas appliquées car on considère que les policiers, représentant l'État italien, peuvent se défendre (ils ont des matraques et des gaz lacrymogènes en suffisance) et qu'en cas d'excès, ils seront de toute manière protégés par l'État.

Le choix du nom et du symbole qui – une fois reproduit sur la grande banderole fixée aux gradins du virage, derrière lequel les ultras assistent aux matchs de leur équipe – deviendra l'emblème du groupe est souvent le résultat d'un long débat à l'intérieur d'un groupe même. La volonté de choisir un mot, un sujet, une image qui puissent devenir en même temps le « portrait » et la marque de reconnaissance d'une spécifique réalité ultra, rend la décision cruciale. Si le choix du symbole finit souvent par le

---

<sup>18</sup> Voir Tim Parks, *Questa pazza fede. L'Italia raccontata attraverso il calcio*, Torino, Einaudi, 2002.

blason de la ville ou de l'équipe, il peut arriver qu'une image qui n'ait rien à voir avec le monde du foot ou le contexte de provenance des ultras soit choisie. Elle sera alors perçue comme fascinante, évocatrice, redoutable pour représenter dignement le groupe. L'image de l'Autochtone nord-américain fait partie de ce genre d'images au pouvoir évocateur, car on a appris à lui associer des caractéristiques telles que le courage, la fierté et l'habileté guerrière qui ne peuvent que fasciner les jeunes ultras italiens. On peut lire comme slogan d'un des groupes d'ultras : « Comme les indiens, héros dans les prairies, Ultras Roma, héros dans les stades »<sup>19</sup>.

Parmi les dizaines de groupes d'ultras (dont certains ont aujourd'hui disparus) qui ont choisi l'*indiano* en tant que symbole représentatif de leur groupe, on peut citer au moins les plus importants du panorama ultras en Italie : le « Collettivo Autonomo Viola » (Fiorentina), les « Indians » (Juventus de Turin), le « Collettivo Ancona », les « Ultras » (Inter de Milan) et les « Fedayn Cassino ». L'image amérindienne la plus utilisée dans le contexte ultras est celle déjà présentée de l'« Apache » (c'est-à-dire de l'indien au bandeau en tête dépourvu de plumes) car cette nation – dont Geronimo reste le héros par excellence et le personnage le plus connu – est considérée comme la plus vaillante, s'étant rendue la dernière aux Américains. Si des raisons historiques peuvent expliquer l'utilisation de l'image des Amérindiens par la droite italienne, ce sont, dans le cas des groupes ultras, des raisons sont plus instinctives, et certainement moins politiques. C'est l'image romancée, héroïque et mythifiée de « l'Indien » nord-américain que le cinéma et la littérature ont contribué à créer qui séduit ici.

L'identification aux Autochtones semble transparaître d'une manière intéressante dans le langage même des Ultras. D'ailleurs, on peut se hasarder à émettre l'hypothèse selon laquelle ce langage propre au mouvement ultras - né en Italie à la fin des années 1960 - ait été indirectement influencé par le langage

---

<sup>19</sup> Voir le site [www.asromaUltras.it](http://www.asromaUltras.it).

cinématographique et littéraire du genre *Western* qui vivait une deuxième jeunesse artistique à la même période. Des mots tels que « *guerrier* », « *frère* » ou « *chef* » reviennent souvent dans les discours et les conversations des ultras ce qui fonde la dynamique relationnelle à l'intérieur du groupe. Celui (ou ceux) qui a été élu comme leader du groupe de par son âge ou ses actions particulièrement courageuses, est couramment appelé *capo ultras* (c'est à dire « *chef* » des ultras du groupe) ce qui donne plus d'importance à sa parole. Il n'est pas rare qu'un ultras parle de l'un de ses amis comme d'un « *frère* » en fondant ce lien sur l'appartenance au même groupe comme s'ils faisaient partie du même clan et avaient pris part à un grand nombre d'exploits communs. Il existe donc un sentiment d'appartenance au groupe vécu « *comme à une tribu* », rassemblant par de liens « *de sang* » (très souvent fictifs) et des liens « *de fraternité* », un ensemble de personnes partageant des valeurs communes et habitant le même territoire (la ville et particulièrement le stade). En tant que groupe, les Ultras sont conscients d'être relativement peu nombreux et « *encerclés d'ennemis* ». Pour citer les mots exactement utilisés par un informateur, on se sent « *comme des indiens toujours sur le sentier de guerre* »<sup>20</sup>.

Le stade et le virage où les partisans suivent leur équipe quand elle joue un match à domicile constitue ce territoire exclusif dont on parlait<sup>21</sup> ; il est marqué par les emblèmes du club (étendards, drapeaux) que les ultras sont obligés de défendre des incursions des bandes rivales en quête de gloire, avant ou après un match. Mais le stade peut devenir aussi une sorte de « réserve », dans laquelle l'État essaie de les enfermer pour mieux pouvoir les gérer. La plupart des stades sont désormais équipés de cameras cachées

---

<sup>20</sup> Ici aussi (voir la note de bas de page n° 12), les mots en italique correspondent exactement à ceux qui ont été utilisés par des informateurs lors d'un ou plusieurs colloques.

<sup>21</sup> En septembre 2008, une banderole d'un groupe ultras de Naples récitait : « *Seppellite il mio cuore al San Paolo* », évidemment inspirée du livre déjà cité de Dee Brown, *Bury My Heart at Wounded Knee*, New York, Henry Holt, 2000 (1970). San Paolo, c'est le nom du stade de Naples.

toujours tournées en direction des secteurs les plus chauds du « tifo » ce qui permet à la police d'identifier tout de suite les ultras qui se rendent coupables d'excès. Des perquisitions personnelles s'opèrent aussi avant chaque match et l'accès aux secteurs d'appartenance est strictement surveillé. Les secteurs réservés aux partisans qui ont fait le déplacement en suivant leur équipe à l'extérieur, ressemblent souvent à des cages à lions tellement elles sont protégées et isolés par des barrières et des filets en métal.

La comparaison proposée entre le stade, comme il se présente aujourd'hui, et la réserve n'est pas une simple constatation du chercheur mais un motif récurrent dans les discours des ultras rencontrés. À l'intérieur même du discours visant à récupérer l'image héroïque de « l'Indien » en tant que modèle de référence, les policiers sont comparés aux « soldats bleus »<sup>22</sup> des films américains envoyés par un État visant à les supprimer en tant qu'organisations autonomes. Comme certains ultras admettent parfois eux-mêmes, leur combat semble désespéré de par les lois toujours de plus en plus restrictives et une opinion publique qui a désormais appris par les media à les catégoriser comme « dangereux ». À ce propos, un jeune ultra d'Ancône cite, lors d'un colloque, les mots du chef Apache Eskiminzin qui traitent de la redoutable menace constitué par une presse qui n'est pas objective : « Les policiers, les politiques, ils ont les journaux pour raconter leur version de l'histoire, les ultras n'ont personne qui puisse le faire »<sup>23</sup>. Seul internet et la création de sites et blogs semble donner la possibilité aux ultras, comme à bien d'autres « minorités » (on l'a vu aussi dans le cas des nombreux petits mouvements composants l'extrême droite italienne), de faire entendre leur voix ; l'espace virtuel est utilisé pour poursuivre le combat de réaffirmation de leur propre existence sous d'autres formes que l'affrontement physique.

---

<sup>22</sup> Le fait, fortuit, a voulu que la couleur dominante des uniformes des policiers soit justement le bleu, ce qui ne peut que favoriser cette comparaison.

<sup>23</sup> « These Tucson people write for the papers and tell their own story. The Apaches have no-one to tell their story ». Eskiminzin, Aravaipa Apache chief, dans Dee Brown, *Bury My Heart at Wounded Knee*, p. 218.

Au cours des dix dernières années, l'action politique et celle des forces de police est devenue de plus en plus coercitive face au phénomène ultra. Suite à certains actes de violence liés aux ultras qui ont fait la une des medias<sup>24</sup>, l'État a promulgué plusieurs lois spéciales pour combattre sans pitié ce phénomène.

En réaction à cela, des initiatives de « fédéralisation » autrefois inconcevables à l'intérieur du monde ultras sont de plus en plus envisagés. L'enjeu est de réussir à allier les anciennes rivalités politiques et les rivalités sportives pour faire front commun contre le puissant ennemi étatique. Les Autochtones américains sont encore une fois une référence dans les discours dans la mesure où leur exemple montre la nécessité de faire taire les différences internes pour vaincre un ennemi commun. Un communiqué du groupe ultras des « Fedayn » de la ville de Cassino, résume de façon exemplaire cette perspective et l'ensemble des réflexions menées dans les paragraphes précédents :

La comparaison avec les glorieux peuples « peaux-rouges » est obligatoire. (...) Ils ont perdu parce qu'ils se sont battus entre eux. Ils ont fait des guerres fratricides et de territoire. (...) Aujourd'hui nos ennemis sont autres. Sont ceux qui nous ont volé, avec leurs lois spéciales, nos territoires « de chasse », nos « fleuves » et nos « terres », les couleurs, les sons. L'air de nos dimanches qui nous respirions en liberté. Voilà « nos ennemis », les « soldats bleues » yankee, tous insignes et matraques, sous-fifres d'autres hommes en veste croisée bleue qui siègent au Pouvoir. Ce sont les maux à déraciner et anéantir si nous ne voulons pas finir dans un putain de réserve, dans l'illusion de nous croire encore des guerriers rebelles<sup>25</sup>.

Un communiqué certainement rhétorique mais efficace qui ne manque pas de souligner encore une fois la présence d'une image

---

<sup>24</sup> On peut citer ici la mort, en février 2007, d'un officier de police au cours des combats entre ultras et policiers après le match Catane - Palerme. En nombre de la même année, un jeune supporter de la S.S. Lazio, Gabriele Sandri, est assassiné d'un coup de feu par un policier sur une autoroute près de Arezzo.

<sup>25</sup> Communiqué « Fedayn Cassino », 12 mars 2009. Traduction du français de l'auteur.

aussi fascinante que monolithique de l'*indiano d'America* dans l'imaginaire des jeunes adhérant au monde ultras.

### Conclusion

En conclusion, on peut s'arrêter brièvement pour réfléchir sur les traits communs et particuliers de la relation que les deux groupes que j'ai présenté arrivent à instaurer par rapport à l'image de l'Autochtone nord-américain. On peut d'abord remarquer la récupération commune de cette image en tant que modèle d'inspiration mythifié pour la lutte quotidienne pour l'affirmation de sa propre existence à l'intérieur (où mieux dans les coulisses) d'une société ouvertement hostile. Et si dans le cas de l'extrême droite l'obtention d'une reconnaissance en tant que phénomène politique et idéologique peut être déjà vécue comme une victoire, pour les ultras c'est désormais leur propre survivance en tant que mouvement d'agrégation qui est en cause. Pour les jeunes de droite, la figure de l'*indiano* étudiée via les films et les bandes dessinées fait partie d'un plus vaste contexte de références historiques et politiques dans lequel on partage la même condition de vaincus par l'histoire suivie normalement par la *damnatio memoriae* mise en œuvre par les vainqueurs.

La récupération de la même image du guerrier indien chez certains groupes d'ultras semble être plus « instinctives » ; on peut la lier au besoin d'un symbole qui aurait pu dignement résumer les caractéristiques qu'il considérait comme propres. Comme pour les cas du légionnaire romain, du « Che » Guevara ou de l'image d'un lion ou d'un tigre (pour citer d'autres exemples), « l'Indien » se voit alors associé à un ensemble de qualités en devenant partie d'un système symbolique et culturel plus vaste et plus complexe. Il reste aussi une des références dont on peut s'inspirer au moment où la bataille pour la survivance se fait de plus en plus difficile.

L'image aux traits « hollywoodiens » d'un noble guerrier Sioux sur son cheval et regardant la prairie qui se perd à l'horizon, ou d'un fier Apache au fusil dans les mains a su garder au fil des

décennies tout son pouvoir de fascination. Quel qu'ait été le moyen de diffusion de cette image (le cinéma, la télévision, des livres ou bandes dessinées), elle a traversé les générations et les époques sans rien perdre de ses caractéristiques principales. Au contraire, elles se sont renforcées par leur cristallisation et simplicité d'interprétation d'abord, la répétition d'un stéréotype fondé sur peu de traits continuent évoqués ensuite et enfin par une méconnaissance généralisée de la réalité historique et culturelle des Autochtones américains.

Confrontés au quotidien à un pouvoir politique et médiatique qui semble vouloir à tout prix décourager leur existence en tant que mouvements critiques et contre-cultures, les nouvelles recrues de l'extrême droite italienne et certains groupes ultras se laissent encore fasciner, comme bien d'autres avant eux, par cette belle et suggestive image devenue synonyme de liberté, de fierté et de courage désespéré.